

28 Days Later...

Regard oblique chez les zombies

28 jours plus tard..., Pays-Bas/Royaume-Uni/États-Unis 2003, 108 minutes

Simon Beaulieu

Number 227, September–October 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48284ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, S. (2003). Review of [28 Days Later... Regard oblique chez les zombies / *28 jours plus tard...*, Pays-Bas/Royaume-Uni/États-Unis 2003, 108 minutes]. *Séquences*, (227), 49–49.

28 DAYS LATER...

Regard oblique chez les zombies

Avant même sa sortie officielle, *28 Days Later...* était précédé d'une bannière choc : voilà le film qui va dépoussiérer la mythique histoire de zombies ! Las d'étamper des étiquettes sur tout et ce au risque de ne plus rien reconnaître, rétablissons les faits et soyons clair. Ceci n'est pas un film de morts-vivants et surtout pas une quelconque série B classable les yeux fermés dans la section horreur. La stratégie est facilement compréhensible. Qui aurait voulu entendre parler d'une œuvre hybride et singulière tournée en DV, sautillant d'un genre à l'autre sans jamais se fixer, qui garde zombies et hémoglobine comme toile de fond pour parler de la nature humaine dans ce qu'elle a de plus abject et de plus réjouissant ? Assurément l'annonce de la réactualisation du genre, immortalisé par la trilogie culte de George A. Romero, s'avérait une décision de mise en marché beaucoup plus sûre et nettement plus solide, du moins lorsque venait le temps de songer à renflouer les coffres des investisseurs. Mais soyons sérieux. Une fois l'écran-marketing tombé et les préceptes réducteurs et mercantiles qui s'y rattachent éloignés, il y a le film qui attend et qui reste là, seul. Il n'y a qu'à le regarder, l'aimer ou le détester.

Ce n'est un secret pour personne, Danny Boyle, depuis *Trainspotting*, est en chute libre. Que ce soit avec *A Life Less Ordinary* ou *The Beach*, le cinéaste britannique s'est heurté à un échec tant commercial que critique, incapable d'atteindre la qualité et la profondeur de ses films précédents. Ce n'est donc pas sans intérêt mais seulement avec un enthousiasme bien peu convaincant que son *28 Days Later...* fait son entrée en salle. L'histoire est toute simple : un virus extrêmement contagieux, créé par l'homme en laboratoire, est libéré dans la population, transformant quiconque s'y voit exposé en zombie sanguinaire ne cherchant qu'à croquer ses semblables. À un rythme effarant, ledit virus dissémine la majorité de la population mondiale, ne laissant que quelques survivants errant en bordure du monde, à la recherche désespérée d'une façon de vaincre la pandémie.

Cette mise en situation (ou disons plutôt le *prétexte-zombie*) devient le siège d'un procès fait de l'homme à l'homme, où celui-ci se fait lancer au visage des questions aussi fondamentales que pétri-fiantes, jonglant avec la lutte pour la survie (on n'est pas très loin du *struggle for life* de Darwin), l'entraide, la barbarie, le déterminisme biologique et social. Les zombies ne connotent donc plus seulement l'habituelle danse macabre nourrie de poursuites, de cris et de décapitations mais aussi et surtout le moment bien précis où la société hiérarchisée implose et s'effondre sous le poids de la tragédie, se fracturant de l'intérieur en mille éclats, désorganisée et visiblement démembrée de ses structures dans un décor post-apocalyptique où s'emboîte une anarchie exponentielle. L'état de crise frappe donc en plein cœur entre la désertion du système étatique et l'affaiblissement des forces coercitives, laissant les individus à eux-mêmes et aux prises avec l'insoutenable responsabilité de gérer seul le drame, mais surtout avec la difficulté d'envisager la reconstruction et la restructuration de la société, aussi microcosmique



Le caractère antagoniste de la condition humaine

soit-elle, sans autorité immuable ni véritable contrainte extérieure. Il y a donc nécessité de se réorganiser au sens strict du terme d'un à un, d'égal à égal. Ce qui donne lieu à des situations qui frayent avec les pires vacheries, les trahisons, les meurtres, la sauvagerie mais aussi avec la compassion et l'amour. La prolifération accélérée et sanguinolente du virus-zombie, appelons-le *zombieisme*, devient donc une façon détournée, comme c'était le cas avec l'héroïne dans *Trainspotting* ou encore avec l'argent dans *Shallow Grave*, de parler d'autre chose, d'évoquer une autre réalité que celle qui est apparemment présentée, jetant un regard oblique sur les choses. Le récit est donc fondamentalement soudé non pas au développement de l'intrigue liée à l'évolution de l'épidémie *mort-vivantesque* (*éventrement gore*, poursuite interminable, extermination des monstres...) comme on pourrait être porté à le croire mais bien au dévoilement du caractère antagoniste et visiblement brutal de la condition humaine elle-même, qui se retrouve ici révélée au point où le véritable virus ne peut être autre chose que sa propre nature.

On parle donc du virus de l'homme ou plutôt d'*hommerie* et en ce sens, Boyle est en terrain connu. On y voit des préoccupations jadis embrassées : la perte de l'innocence, l'aliénation, la méchanceté, la tromperie, l'amitié... Le réalisateur, jadis chéri du public et de la critique, revient donc sur ses traces avec une fougue digne de mention, offrant un film inclassable d'une *viscéralité* réjouissante (les couleurs délavées et brutes du DV y sont certainement pour quelque chose) et d'un cachet tout à fait particulier qui, sans toucher à la richesse de ses premières œuvres, représente un essai fort stimulant.

Simon Beaulieu

■ 28 jours plus tard...

Pays-Bas/Royaume-Uni/États-Unis 2003, 108 minutes — Réal. : Danny Boyle — Scén. : Alex Garland — Photo. : Anthony Dod Mantle — Mont. : Chris Gill — Mus. : John Murphy — Son. : Glenn Freemantle, John Rodda — Déc. : Mark Tildesley — Cost. : Rachael Fleming — Int. : Cillian Murphy (Jim), Naomie Harris (Selena), Noah Huntley (Mark), Brendan Gleeson (Frank), Christopher Eccleston (Major Henry West), Megan Burns (Hannah) — Prod. : Andrew MacDonald — Dist. : Fox.